

La jeune garde

Organe des Jeunesses Socialistes de la Seine (S. F. I. O.)

Bimensuel paraissant le Jeudi

Le 7 Février, Place de la République, se déroulera la grandiose Manifestation en l'honneur des vaillants camarades tombés lors des journées de Février 1934.

Ces camarades qui sont le symbole de l'unité des jeunes antifascistes et qui sont morts pour nos libertés, pour la Paix, ne doivent pas être tombés en vain.

La Jeunesse Parisienne viendra clamer sa volonté de voir prendre les mesures nécessaires pour mater nos fascistes qui menacent la jeunesse laborieuse de notre pays. Le Comité de Liaison

FASCISME ? PAS MORT !

Le Parti Social Français camouflage des Croix de Feu a assez vécu !

par Jean Maurice HERMANN

TOMBANT SANS CONTESTATION SOUS LE COUP DE LA LOI IL DOIT DISPARAITRE !

Brisons l'arme de défense forgée par le capitalisme et continuons notre offensive !

Le péril fasciste est-il fini en France? Poser cette question dénote la même incompréhension du problème que celle manifestée par tant de nos camarades il ya quelques années, lorsqu'il demandaient : le fascisme est-il possible en France.

Le 6 février est venu leur répondre. A l'heure actuelle toutes les conditions qui existaient alors sont toujours là, plus pressantes encore.

La « reprise » amorcée n'a pas jusqu'à présent une profondeur suffisante pour avoir calmé le mécontentement des classes bourgeoise et petit-bourgeoise, et la base sociale du fascisme subsiste. Les intérêts du gros capital, s'ils s'estiment directement menacés par l'action du Front Populaire, n'en seront que plus enclins à appuyer les menées factieuses dont le succès serait leur meilleure sauvegarde.

Enfin les organisations mêmes qui menaçaient nos maigres libertés sont toujours, sous des camouflages transparents, en pleine vie et c'est sur ce point que nous voulons aujourd'hui insister.

Camelots du Roy, J. P., Solidaires français, francistes de tous poils ne se sont pas évanouis du jour au lendemain. Leurs associations dissoutes, une grande partie d'entre eux se sont réunis au sein de groupe « d'autodéfense » clandestins. Les effectifs de ceux-ci ne sont pas suffisamment importants pour qu'ils constituent un danger sérieux. Tout au plus pourraient-ils servir d'appoint au fameux jour ou peut-être; par l'organisation de provocations ou d'incidents locaux, contribuer au déclenchement de celui-ci.

Il convient de les surveiller, ainsi que le parti, dit « populaire français » du rénégat Doriot. Mais comme par le passé, c'est sous les ordres du lieutenant colonel comte de la Roche que se trouvent les troupes les plus nombreuses et les plus solidement organisées.

Le P.S.F. n'est pas un parti !

Le P.S.F., c'est les Croix de Feu !

Depuis la création du soi-disant parti Social français, nous n'avons cessé de dénoncer son véritable caractère : celui d'une simple reconstitution du Mouvement Croix-de-Feu frappé par la loi conformément aux volontés des masses populaires.

En faut-il des preuves?

Le P.S.F. a le même chef : La Roche. Son Comité directeur est composé de membres de l'ancien Comité. Les chefs de Fédérations, les chefs de section sont tous d'anciens chefs Croix-de-Feu et V.N. Des permanences se tiennent dans les mêmes locaux dans la presque totalité des cas. Le même journal, *Le Flambeau*, est l'organe officiel de l'ancien mouvement et du nouveau.

Les méthodes de recrutement sont les mêmes. Les procédés de propagande sont les mêmes.

Le décret de dissolution des Croix-de-Feu a été ratifié par le président de la République, qui n'est pas un « salopard » ! Son texte a été reconnu comme parfaitement légal et son objet bien fondé par les conseillers d'Etat.

Or que reprochait-il aux troupes de La Roche? Ceci; qui, pour la

Un avion sanitaire pour l'Espagne révolutionnaire

(Voir page 7)

Halte au Fascisme

par Marc BERNARD

Ceux qui l'ont vécue à Paris ne sont pas prêts d'oublier cette nuit du février 34. Nous étions quelques-uns à ne pas en sous-estimer l'importance. L'ensemble des mots d'ordre de nos adversaires; l'habile exploitation qu'ils avaient su mener à bien, après l'avoir prodigieusement grossie, de l'affaire Stavisky; le ton des conversations dans la rue, l'explosion de haine et d'indignation à quoi nous assistions, tout contribuait à nous donner l'impression que cette nuit verrait des rencontres assez sérieuses.

D'autre part — encore que cela appartienne désormais au passé — l'in vraisemblable mot d'ordre du P.C. qui poussait ses troupes à manifester avec ce que la réaction comptait de plus notoire à Paris, cette inconcevable erreur s'ajoutant à une indignation populaire réelle, tout cela était bien fait pour alarmer.

S'ajoutant à ceci la défaite, la débâcle, l'éroulement récent du prolétariat allemand nous avait donné, si l'on peut dire, un complexe d'infériorité. Certes, nous le voyions bien, d'une façon aveuglante, que toute la force de nos ennemis venait de nos divisions, mais le tragique c'est que cette lutte à mort menée dans les rangs du prolétariat, paraissait, à la veille, et durant cette journée du 6 février, sans issue, éternelle.

Nous sortimes, quelques amis et moi, ce soir là vers 10 heures, pour nous diriger place de la Concorde.

Un service d'ordre débordé tenta de nous barrer la route, inutilement. A mesure que nous avançons dans la direction de la statue de Jeanne d'Arc, nous entendions croître une étrange rumeur qui nous faisait hâter le pas. Nous marchions maintenant en silence, pris d'une terrible angoisse. Ce ciel rougeoyant, ce tumulte d'océan, nous étreignait le cœur.

Arrivés rue de Rivoli, nous découvrimes les gerbes de flamme qui jaillissaient du sol, aux endroits où les canalisations du gaz étaient rompues; des ombres allaient et venaient autour de ces feux, brisant d'autres lampadaires avec méthode et, aurait-on dit, sans violence, avec un bizarre mélange d'entraîn dans la destruction et de gaïeté, comme s'il s'agissait d'une farce d'étudiants. Sur les trottoirs, des éclats de verre brisés, pulvérisés, brillaient avec des éclats de neige.

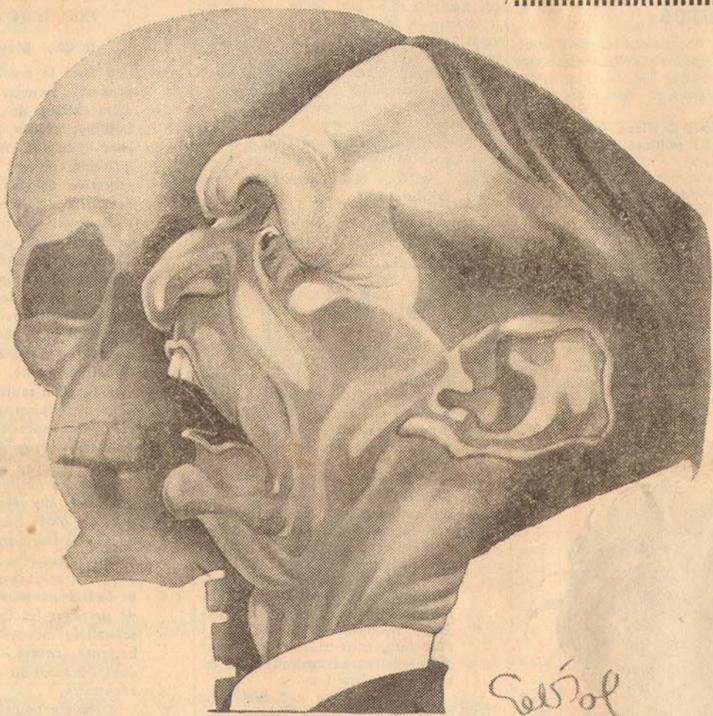
Nous regardions, atterrés, ce peuple, devenu subitement furieux, et dont les ennemis exploitaient si habilement la colère. Le fascisme était là, sous nos yeux, avec sa haine, sa violence; c'est du moins ce que nous pensions alors, malgré certains de nos camarades théoriciens marxistes, qui nous avaient expliqué la veille que les « conditions objectives » n'étaient pas réalisées, que les classes moyennes n'avaient pas été assez appauvries par la crise en France pour songer à chercher un sauveur dans le fascisme etc. Ils devaient avoir raison une fois de plus. Au milieu des événements politiques alors que les autres naviguent au petit bonheur, les marxistes ont été les seuls à me donner l'impression qu'ils tenaient en main une boussole, qu'ils pouvaient prévoir le cours que prendraient les événements. Mais ce soir-là nous les regardions plutôt de travers eux et leur théorie.

Nous remontâmes vers les grands boulevards. Place de la Madeleine, la garde républicaine à cheval et la foule des manifestants n'étaient séparées que par quelques mètres : les chevaux tournaient leur tête vers la foule, très sages, ils regardaient avec leurs beaux yeux ronds ces gens rassemblés et d'où s'élevaient de temps à autre des cris. Parfois le carrousel se mettait en marche et les gardes, en tournant, dégageaient le milieu de la rue, sans méchanceté, ainsi que des ouvriers qui font leur boulot parce qu'ils sont payés pour ça.

Pour la première fois de ma vie, j'étais du côté de la force publique, comme on dit, et cela me rendait tout drôle. Il me semblait qu'une main énergique eût rétabli l'ordre assez rapidement. Mais que pouvait attendre d'une police gagnée à peu près entière aux émeutiers? Chaque fois qu'une colonne de manifestants s'avancait, drapeaux tricolores en tête, conduite par les conseillers municipaux de l'Hôtel de Ville qui criaient : « à bas les voleurs! », les barrages s'écartaient docilement, cédaient sans heurt. Et je me souviens que ces messieurs étaient moins tendres quand nous sortions d'un meeting et que, sous une ombre de raison souvent, ils se jetaient sur nous, matraques levées... et aussitôt abattues. Car se quelques-uns d'entre-eux ont combattu durant cette nuit, c'est uniquement place de la Concorde, quand ils défendaient leur peau.

Quel déferlement de bêtise! Le mot mystique a depuis quelques années été mis à toutes les séances; chaque fois qu'une foule se met à brailler sans savoir ce qu'elle dit, sans comprendre où la mèneront ces hurlements, on dit qu'elle a

(Suite page 7)



EDITORIAL

FASCISME ? PAS MORT !

La permanence du fascisme est un fait. En février 1934 la violence a fait échec, mais replié sur lui-même, le phénomène n'a pas cessé de vivre et de préparer les conditions favorables à un développement futur.

La classe ouvrière, en alerte après les journées de février, comprenait la nécessité de s'unir contre un ennemi commun. Mais nous avons souvent affirmé devant les provocations fascistes qui n'ont cessé vraiment que depuis mai dernier, la nécessité de donner à cette unité d'action une expression positive, par la création d'organismes techniques capables de répondre automatiquement à la violence par la violence.

Cependant, il y a quelque chose de changé. Le fascisme a senti la force du barrage constitué par la classe ouvrière, liée aux classes moyennes. Le Front Populaire apportant des espérances d'améliorations matérielles, donnant au pays la possibilité de profiter de la reprise mondiale, obligea le fascisme à modifier sa tactique.

Ce que sait bien le fascisme, paravent du grand capital, et que nous ne devrions jamais oublier, c'est que, dans le régime présent, la prospérité (assez relative, du reste) ne peut durer et que son aboutissant sera obligatoirement une nouvelle crise plus aiguë que celle dont nous semblons sortir. Le fascisme attend cette heure

et s'y prépare. Il se souvient sans doute de l'expérience d'Allemagne des années 1923-1928, au cours desquelles le renforcement de l'économie capitaliste allemande n'a fait qu'accroître la misère et faciliter la conquête des classes moyennes, réagissant contre une situation qui les plaçait au niveau du prolétariat.

Les espérances du fascisme français sont les mêmes. Le capitalisme travaille lui-même à accélérer cette exaspération des classes moyennes, en cherchant à les éliminer économiquement en recherchant à renforcer la puissance des trusts par la création d'Ententes Industrielles.

Il cherche d'autre part à diminuer la puissance de la classe ouvrière en exigeant, comme contrepartie à sa sagesse momentanée, la paix sociale.

D'autre part, le fascisme se terre dans les casernes. Il est à la tête de l'armée. Il façonne l'esprit, la conscience des soldats. Il appelle à l'union, pour mieux briser au moment voulu, par la force, la résistance du prolétariat, abandonné des classes moyennes.

C'est pourquoi l'heure de l'offensive socialiste est venue. Notre lutte au sein du Front Populaire avait un sens concret. Il fallait barrer la route à la réaction. Il fallait gagner du temps et souder à la classe ouvrière ceux qui ne s'en séparent qu'en raison de préjugés et d'illusions bourgeoises. Nous avons à détruire ces illu-



UN FUSILLEUR